

extr. de la

Revue d'histoire ecclésiastique,
vol. LXV, n° 1, 1970,
pp. 136-138.

Sulpice Sévère. Vie de S. Martin. Introduction, texte et traduction, commentaire et index par Jacques FONTAINE. (Sources chrétiennes, 133-135). Paris, Éd. du Cerf, 1967-1969. 3 vol. in-8, 1426 p., pl., cartes. Fr. fr. 25,50, 42 et 49.

La *Vie de S. Martin* de Sulpice Sévère n'est pas une œuvre de bien grande étendue : en y comprenant ses annexes (les trois lettres à Eusèbe, au diacre Aurèle et à Bassula), elle occupe moins de cinquante pages (accompagnées de leur traduction en regard) d'une édition dont les trois volumes en comportent 1426 ; c'est dire la place ici accordée à une introduction (p. 17-246) et surtout à un commentaire (p. 357-1352) dont le développement suffirait déjà à nous faire entrevoir l'importance du texte et l'intérêt des multiples problèmes qu'il soulève. De ceux-ci, le recenseur doit se résigner à ne donner qu'un aperçu très sommaire et forcément très insuffisant.

Écrite à l'extrême fin du iv^e s., la *Vita Martini* est le témoin de l'affrontement de deux mondes, et par un paradoxe comme il s'en rencontre en des périodes de bouleversements, le *miles christianus*, le missionnaire conquérant et l'ascète que fut S. Martin a trouvé son premier biographe et son panégyriste en un représentant de la haute société gallo-romaine ; converti, sans doute, mais qui demeure à jamais marqué par son éducation littéraire et mondaine. De sa formation, Sulpice a retenu les exigences d'un classicisme sévère (influences de Cicéron et de Salluste) qui ne l'empêchera pas, à l'occasion, de céder « aux tentations d'une écriture romanesque conforme aux traditions fleuries de l'alexandrinisme latin » (p. 107) ; avec ce correctif, toutefois, que de « ce style tarabiscoté », il n'utilisera qu'à bon escient, « dans la description attentive de phénomènes psycho-physiologiques insolites et instables » (*ibid.*). Voici donc une œuvre marquée par les goûts et la formation éclectiques de son auteur ; elle annonce l'hagiographie médiévale et ne s'est pas encore affranchie des traditions de la biographie antique ; elle va de plus s'adresser à des publics très divers. Ceci déjà suffirait à en rendre l'analyse particulièrement délicate. Il faut tenir compte aussi de ce qu'elle reflète de l'âme inquiète et du drame intérieur de son auteur. Là-dessus, on se reportera aux pages à la fois compréhensives et nuancées qui annoncent dans quel esprit J. F. a conçu le commentaire qui, ligne après ligne, va s'attacher à élucider une œuvre particulièrement complexe.

Œuvre singulière et bien propre à scandaliser le lecteur : par son contenu déjà ; J. F. nous rappelle (p. 171) que, dès la fin du iv^e s., certains moines de Marmoutier se montraient fort sceptiques à l'égard des « visions divines et démoniaques » dont Martin leur avait fait confidence. Dans les premières années du xviii^e s., le calviniste Jean Leclerc avait soutenu « la thèse d'une imposture consciente et organisée de Sulpice ... en des termes qui avaient déjà la saveur de la critique voltairienne » (p. 173). Un peu plus tard, Edw. Gibbon s'étonnait de rencontrer une si naïve crédulité chez un homme dont la prose

était d'une pureté toute classique. Il n'y a guère plus d'une cinquantaine d'années, cependant, qu'Edm.-Ch. Babut se livra à un démolissage en règle de l'œuvre de Sulpice Sévère et, à travers elle, de S. Martin. Son entreprise eut le mérite de rassembler en un faisceau tous les arguments que pouvait mobiliser une certaine critique — hypercritique, plutôt — « armée d'un naïf complexe de supériorité sur les hommes et les événements d'autrefois » (p. 176). Ce n'était assurément pas la méthode dont il fallait user pour « rejoindre la complexité de la réalité historique ». Il y eut des réactions, des mises au point auxquelles s'employèrent notamment le P. Delehaye et Cam. Jullian. Les remous suscités par la thèse de Babut s'étant apaisés, le moment est venu de reprendre le débat, non sans doute en cherchant à « concilier ... le point de vue de la tradition hagiographique et celui d'une critique historique radicale » (p. 738), mais en reconnaissant le rôle joué dans l'élaboration du récit par certains mécanismes de pensée (cfr, p. 127 svv., le § relatif à la quadruple « typologie » dans la *Vita* : prophétique, christique, martyrologique, ascétique) ; en recourant, d'autre part, pour dessiner un portrait plus vrai du saint et de son biographe, aux données de la caractérologie moderne (p. 55 svv. et 206 svv.).

Ceci nous permet d'entrevoir ce que va être un commentaire qui « s'attachera moins directement à distiller les réalités historiques de la biographie martinienne, comme telle, qu'à éclairer de l'intérieur ... les secrets de fabrication de Sulpice Sévère. Il tentera d'être exégétique » au sens plein du mot, et avec toutes les exigences que postule un pareil programme (p. 241).

Tâche urgente, certes, puisqu'on devait toujours se reporter à celui de Girolamo da Prato dans l'édition de Vérone (1741), mais dont l'importance ne doit pas nous faire perdre de vue ce que la présente édition apporte à l'établissement du texte, en net progrès sur celui avec lequel Karl Halm inaugurait, en 1866, le *Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum* de Vienne. Saluons ici le réconfortant exemple de confraternité dans la recherche que nous donnent MM. Per Hylten et Bernard M. Peebles : loin de garder jalousement en vue de l'*Editio major* du *Corpus christianorum* les fruits de leurs travaux (naguère amorcés par leurs thèses, respectivement de Lund et de Harvard) sur la langue et sur la tradition manuscrite de notre *Vita*, ils en ont généreusement fait part à leur collègue français.

Tout en rendant hommage à l'élégance de la traduction de Paul Monceaux (1927), plus cicéronienne et plus attique peut-être que l'original, J. F. s'est attaché à rendre avec plus de fidélité ce que celui-ci comportait de gaucheries, de phrases embarrassées, voire de concessions au goût de certaines couches du public qu'avait en vue Sulpice Sévère (p. 241).

L'importance même du commentaire en rendrait l'abord difficile au lecteur pressé que trop souvent nous sommes, si une série d'index — des auteurs anciens cités, des noms de personnes, des noms de lieux, des mots latins, un index méthodique enfin (19 p. à deux

colonnes, auquel J. F. a donné personnellement ses soins) — ne nous permettait d'accéder aisément à tout ce que recèle une œuvre qui apparaît comme « le microcosme littéraire et spirituel de la Gaule contemporaine » (p. 84). Arrêtons-nous, pour terminer, à l'index des mots latins (il s'agit de ceux qui ont fait l'objet d'un commentaire sémantique) : non que le vocabulaire de Sulpice Sévère présenté — du moins dans les textes qui font l'objet de cette édition — des particularités bien notables : deux *hapax* (*obarratus* et *illucubratus*) et guère davantage de termes rares (*confragosus* ; *unguedo* ...). Si plus de cinquante mots ont retenu l'attention du commentateur, c'est que celui-ci s'est rendu compte de tout ce que leur choix révélait de la pensée et des intentions de l'auteur. On se félicitera qu'un ouvrage de cette qualité, et — au sens que donnaient à ce mot les anciens métiers — un chef-d'œuvre, atteste la valeur de la philologie et de ses méthodes. La démonstration vient à son heure : que l'on songe au caractère encyclopédique de nos programmes de licence, et à la place qu'y tiennent les sciences auxiliaires : sans vouloir minimiser la contribution que, dans leurs domaines respectifs, d'éminents spécialistes ont apportée à nos études, il reste que dans un enseignement qui a pour objet la formation d'éducateurs — et, subsidiairement, celle de spécialistes — il faut s'en tenir à l'essentiel, et que la primauté doit être rendue à la lecture et à l'explication des textes. La science, au surplus, n'y perdra rien.

Maurice HÉLIN